

Révolution sexuelle, de l'image à l'intime

Libération de la femme, contestation de l'ordre bourgeois... les corps se dévoilent et le sexe se banalise au cinéma, à la télévision, dans la pub et les chansons, dans les BD et dans la presse. PAR YANNICK DEHÉE

Dans les années 1970, les Français se dévergondent. Le sexe envahit les écrans, les kiosques et les radios. Si Mai 68 n'a guère provoqué de changements politiques, il a ébranlé les normes morales et sociales. L'amour libre s'installe, au moins dans les esprits et dans les grandes villes, en réaction à la morale traditionnelle. La vague libertaire et une partie des mouvements féministes promeuvent la pluralité des partenaires, la non-exclusivité et la recherche du plaisir.

Le nouveau président Valéry Giscard d'Estaing, élu en 1974, jeune et libéral proclamé, abolit la censure qui jusqu'alors interdisait la projection de films érotiques et pornographiques. Dès 1974, ces derniers constituent près du tiers de la production et attirent environ le quart du public. La Côte d'Azur et la côte basque voient déferler des Italiens et des Espagnols dans leurs cinémas. En octobre 1975, le gouvernement établit une classification «X», restreignant l'accès de ces films à un public adulte, dans des salles spécialisées et taxant lourdement leur exploitation.

L'érotisme en revanche reste florissant. Sorti en 1974, *Emmanuelle* de Just Jaeckin est l'étendard de cette nouvelle production au succès incroyable: 8,8 millions d'entrées sur la France en plus de dix ans! Le film raconte la découverte du plaisir par une femme de diplomate en poste à Bangkok. Images

élégantes et exotiques, érotisme sage, esthétique soignée, et surtout une actrice principale – Sylvia Kristel – à l'expression innocente: tout concourt à faire d'*Emmanuelle* le modèle du cinéma érotique «acceptable», y compris par les femmes. Le film ouvre la voie à une production soutenue de films de charme (comme *Histoire d'O* du même réalisateur) et influence durablement les représentations de la sexualité dans le cinéma populaire français.

Un business comme les autres

La chanson aussi s'empare de la sexualité. Sur un ton paillard avec Pierre Perret (*Le Zizi*, 1974), muflé avec Jacques Dutronc (*Les Filles, c'est un flipper*, 1974), langoureux avec Cerrone (*Gimme Love*, 1977). Le roi de la provocation sexuelle reste Serge Gainsbourg: ses chansons jouent sans cesse avec la censure, les doubles sens et des allusions directes à la sodomie, la masturbation ou l'anatomie du corps féminin, que ce soit dans ses duos avec Jane Birkin dans *Je t'aime... moi non plus* (1969), *La Déca-danse* (1971) ou des albums entiers, *Histoire de Melody Nelson* (1971).

La télévision aussi semble contaminée. Les Claudettes très peu vêtues de Claude François agrémentent les soirées musicales des Carpentier. Les spectacles dénudés du Crazy Horse Saloon animent la veillée de la Saint-Sylvestre. Même la publicité se met à l'érotisme, comme celle pour un shampooing qui dévoile des geishas langoureuses dans

leur bain moussant! Et l'on diffuse de plus en plus de films «osés», assortis du fameux carré blanc supposé indiquer d'éloigner les mineurs de l'écran. La France rurale n'a pas forcément eu accès aux transgressions sur grand écran, mais se rattrape sur le petit.

La bande dessinée était jusqu'alors très encadrée par la loi du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. Les associations de protection de l'enfance pouvaient ainsi attaquer en justice des éditeurs afin de déclasser leurs ouvrages en publications adultes, comme *Barbarella* (1964), et interdire carrément la vente, l'exposition, la publicité d'ouvrages. Des revues telles que *Hara-Kiri Hebdo* furent officiellement prohibées par les autorités pour motifs de pornographie ou d'incitation à la débauche. Là aussi, le verrou saute. Les BD érotiques sont désormais en vente libre et deviennent un laboratoire pour de nouveaux styles graphiques et de l'humour satirique. Des récits transgressifs alimentent des magazines adultes tels que *Fluide Glacial*, *Charlie Mensuel* ou *Métal Hurlant*.

Dans les kiosques des gares, la série SAS de Gérard de Villiers aux couvertures suggestives impose un style unique mêlant action, érotisme cru et actualité géopolitique. Les tirages atteignent 500 000 exemplaires. La presse dite de charme connaît un véritable âge d'or. Les cadres lisent *Lui* («le magazine de l'homme moderne») qui fait de la sexualité un élément comme un autre de la vie moderne. *Union* se démarque en donnant la parole à des lecteurs et lectrices issus de toutes les classes sociales, ouvrant un espace de récit intime et crédible sur la sexualité ordinaire. Le magazine propose une véritable éducation sexuelle, avec conseils, reportages et enquêtes.



FRANÇOIS LOCHON/GAMMA RAPHO

La ruée vers l'O En octobre 1975, les Parisiens se pressent devant un cinéma des Champs-Élysées pour aller voir *Histoire d'O*, le nouveau film érotique de Just Jaeckin – après le succès d'*Emmanuelle*, un an plus tôt. Photo de François Lochon.

Les pratiques des Français évoluent-elles au diapason de cette vague ? La question est délicate à trancher car elle touche au plus intime de la vie privée. Mais les indices existent. À l'évidence, le rapport au corps évolue. Dans la France d'avant Mai 68, la nudité féminine sur la plage était encore frappée d'interdits légaux, comme l'exposition des poitrines. Or, au fil des années 1970, le topless se généralise dans de nombreux sites balnéaires. Les femmes s'affichent librement, revendiquant un nouveau rapport au corps et à la sexualité. Cette période coïncide avec l'essor du naturisme en France. Sans qu'il y ait concordance entre les pratiques, le cap d'Agde devient aussi un haut lieu de l'échangisme en France, activité jusqu'ici très discrète et réservée à la « haute société ». Dans les grandes villes, le libertinage devient un « business » (presque) comme les autres, même s'il concerne surtout la haute bourgeoisie.

Mais cette « révolution sexuelle » ne va pas jusqu'à inclure l'homosexualité. Certes, le sexe lesbien devient une figure quasi obligée du cinéma érotique. Mais les films grand public font presque tous l'impasse sur le sexe gay, cantonné aux salles d'art et d'essai (Pasolini, Warhol, Visconti), à l'exception des caricatures traditionnelles de *La Cage aux folles* (1978). L'homosexualité reste classifiée comme maladie mentale et réprimée par la loi.

Érotisation des mineurs aussi

Du côté des femmes, la « libération » est à géométrie variable, souvent indexée sur leur indépendance économique. Beaucoup d'hommes considèrent que les femmes sont désormais sexuellement disponibles... et que leur plaisir découle automatiquement de la pénétration. Enfin, la période porte aussi une complaisance frappante sur la sexualité des mineurs. Plusieurs intel-

lectuels et artistes, dont Guy Hocquenghem, René Schérer ou Michel Foucault signent des pétitions et articles controversés en faveur de l'abrogation des lois réprimant les relations consenties entre adultes et mineurs. Surtout, les années 1970 voient une érotisation croissante de la figure de l'adolescence. Le photographe David Hamilton publie ses photos de jeunes filles dénudées au « flou artistique » dans les grands magazines et les met en scène dans des films érotiques complaisants. Accusé d'agressions sexuelles par plusieurs anciennes modèles, il s'est suicidé en 2016. L'érotisme juvénile chic cachait des abus massifs, que la société refusait de voir.

L'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 va marquer de nouvelles avancées législatives : dépénalisation de l'homosexualité, autorisation des radios libres, création de Canal + qui fait entrer le porno dans des millions de foyers. Le sexe est désormais institutionnalisé.